

Divine crainte de Dieu

47. Saint Jean dit dans les épîtres catholiques: "L'amour bannit la crainte" (1 Jn 4.18). Que veut-il nous signaler par là ? De quel amour parle-t-il et de quelle crainte ? Car le prophète dit dans le Psaume : "Craignez le Seigneur, vous tous ses saints" (Ps 33.10), et nous trouvons dans les saintes Ecritures mille autres passages semblables. Si donc les saints qui aiment le Seigneur le craignent, comment Jean peut-il dire : "l'amour bannit la crainte" ?

Il veut montrer **qu'il y a deux craintes, l'une initiale, l'autre parfaite**; la première étant celle des débutants dans la piété, pourrait-on dire, l'autre, celle des saints parvenus à la perfection et au sommet du saint amour. Quelqu'un, par exemple, fait la volonté de Dieu par crainte des châtiments: c'est encore un débutant, comme nous le disions, **il ne fait pas le bien pour lui-même, mais par crainte des coups.**

Un autre accomplit la volonté de Dieu parce qu'il aime Dieu lui-même et qu'il aime tout spécialement lui être agréable. Celui-là sait ce qu'est le bien, il connaît ce que c'est que d'être avec Dieu. Voilà celui qui possède l'amour véritable, "l'amour parfait", comme dit saint Jean, et cet amour le porte à la crainte parfaite. **Car il craint et il garde la volonté de Dieu**, non plus à cause des coups, ni pour éviter le châtiment, mais parce qu'il a goûté la douceur d'être avec Dieu, comme nous l'avons dit, il redoute de la perdre, il redoute d'en être privé. **Cette crainte parfaite, née de cet amour, bannit la crainte initiale.** Et c'est pourquoi saint Jean dit que "l'amour bannit la crainte". Mais il est impossible de parvenir à la crainte parfaite, sans passer par la crainte initiale.

48. Il y en effet, dit saint Basile, **trois états en lesquels nous pouvons plaire à Dieu.** Ou bien nous faisons ce qui plaît à Dieu par crainte du châtiment, et nous sommes dans **la condition d'esclave**; ou bien poursuivant le profit d'un salaire, nous accomplissons les ordres reçus en vue de notre propre avantage, et par là **nous ressemblons aux mercenaires**; ou enfin nous faisons le bien pour lui-même, et nous sommes dans **la condition de fils.** Car le fils est parvenu à un âge raisonnable, fait la volonté de son père non par crainte d'être châtié ni pour obtenir une récompense, mais parce que, aimant son père, il garde précisément envers lui cette affection et l'honneur dû à un père avec la conviction que tous les biens paternels sont à lui. Celui-là mérite de s'entendre dire: "Tu n'es plus esclave, mais fils et héritier de Dieu par le Christ" (Gal 4.7). Il ne craint plus Dieu de cette crainte initiale, dont nous parlions, mais il aime, comme disait saint Antoine: " Je ne crains plus Dieu, je l'aime".

De même le Seigneur, déclarant à Abraham, après qu'il eut offert son fils : "Maintenant, je sais que tu crains Dieu" (Gen 22.12), voulait parler de cette crainte parfaite née de l'amour....celle des saints. Car ceux-ci font la volonté de Dieu non plus par crainte d'un châtiment ou pour obtenir une récompense, mais par amour, craignant de faire quelque chose contre la volonté de celui qu'ils aiment. Les saints n'agissent plus par crainte, mais craignent par amour.

49. [...]. **"Par la crainte du Seigneur, tout homme se détourne du mal"** (Prov 15.27). Celui qui se détourne du mal par la crainte du châtement, comme l'esclave qui redoute son maître, en vient progressivement à faire le bien et se met aussi peu à peu à espérer une rétribution de ses bonnes œuvres, comme le mercenaire. Et s'il continue à fuir le mal par la crainte, comme l'esclave, puis à faire le bien dans l'espoir de gain comme le mercenaire, persévérant ainsi dans la vertu avec le secours de Dieu et s'attachant à Lui à proportion, il finit pas goûter le vrai bien, pour en avoir une certaine expérience, et il ne veut plus s'en séparer.

Qui pourrait désormais, comme dit l'Apôtre, le séparer de l'amour du Christ ? (Rom 8.35). Il atteint alors la perfection de fils, il aime le bien pour lui-même et il craint parce qu'il aime. C'est la crainte grande et parfaite....

50. [...]. "Voulez-vous que nous nous entretenions un peu et que nous dissertions sur la crainte de Dieu ou sur une autre vertu ?". Le saint, lui, ne parle pas ainsi, mais dit en toute assurance: "venez, enfants, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur. Quel est l'homme qui veut la vie et désire des jours heureux ?" (Ps 33.13). Et comme si quelqu'un répondait : "Moi, je le veux; apprends-moi comment vivre et connaître des jours heureux", il le lui enseigne en disant: **"Garde ta langue du mal et tes lèvres des propos trompeurs" (Ps 33.14).**

Voyez, c'est toujours par la crainte de Dieu qu'il empêche l'accomplissement du mal. "Garder sa langue du mal", c'est ne blesser d'aucune manière la conscience du prochain, ni médire de lui, ni l'irriter. "Garder ses lèvres des propos trompeurs", c'est ne pas tromper le prochain.

Le Prophète poursuit: "Détourne-toi du mal" (Ps 33.15). Après avoir parlé d'abord de fautes particulières, la médisance, la fourberie, il en vient maintenant au vice en général: "Détourne-toi du mal", c'est à dire, fuis absolument tout mal, détourne-toi de tout ce qui entraîne un péché. Il ne s'en tient pas là, mais ajoute: "Et fais le bien". Il arrive en effet qu'on ne fasse pas de mal, sans pour autant faire le bien. On peut ne pas être injuste tout en n'exerçant pas la miséricorde, ou ne pas haïr sans pour cela aimer. Ainsi le Prophète a-t-il raison de dire: **"Détourne-toi du mal et fais le bien"**.

Voyez, le Prophète nous montre cette succession des trois états dont nous parlions : par la crainte de Dieu, il amène l'âme à se détourner du mal, et le provoque ainsi à s'élever jusqu'au bien. Car dès lors qu'on est parvenu à ne plus commettre le mal et à s'en éloigner, tout naturellement on fait le bien sous la conduite des saints. A ces paroles, le Prophète ajoute : **"Cherche la paix et poursuis-là"** (Ps 33.15). Il ne dit pas seulement: "cherche", mais poursuis-là en courant, pour t'en emparer.

51. Lorsque quelqu'un est arrivé à se détourner du mal et s'efforce, Dieu aidant, de faire le bien, aussitôt fondent sur lui les attaques de l'ennemi. Il lutte donc, il est accablé: non seulement il craint de retourner au mal, comme nous le disions de l'esclave, mais il espère aussi la rétribution du bien comme mercenaire. Dans les attaques et contre-attaques de ce pugilat avec l'ennemi, il fait le bien, avec toutefois beaucoup de souffrance et de tourment. Mais quand lui vient du secours de Dieu et qu'il commence à s'habituer au bien, alors il entrevoit le repos et goûte progressivement la paix, alors il réalise ce qu'est l'affliction de la guerre, ce qu'est la joie et le bonheur de la paix. Il recherche enfin

cette paix, se hâte, court à sa poursuite pour la saisir, pour la posséder en plénitude et la faire demeurer en lui. Et quoi de plus heureux que l'âme arrive à ce degré ? Elle est alors dans la condition de fils, comme nous l'avons dit souvent.

Oui vraiment, "heureux ceux qui font la paix, car ils seront appelés fils de Dieu" (Matt 5.9). Qui pourrait dire de cette âme qu'elle fait encore le bien pour un autre motif que la jouissance du bien même ? Qui connaît cette joie, sinon celui qui l'a expérimenté ? Alors celui-là découvre aussi la crainte parfaite, dont nous avons souvent parlé.

52. Les Pères ont dit qu'un homme acquiert la crainte de Dieu en se souvenant de la mort et des châtiments, en examinant chaque soir comment il a passé la journée et chaque matin comment il a passé la nuit, en se gardant de la "parrhésia" (Deux sens: l'un excellent, confiance et audace devant Dieu; l'autre fâcheux, excessive liberté de paroles ou des allures avec des gens, désinvolture du personnage conscient de sa valeur), et en s'attachant à un homme craignant Dieu.

On rapporte qu'un frère demanda à un vieillard: "Père, que dois-je faire pour craindre Dieu ?". Le vieillard lui répondit : "Va, attache-toi à un homme craignant Dieu, il t'apprendra à craindre Dieu toi aussi".

Au contraire, nous chassons loin de nous la crainte de Dieu en faisant l'opposé de tout cela, en ne pensant pas à la mort et aux châtiments, en ne prenant pas garde à nous-mêmes, en n'examinant pas notre conduite, en vivant n'importe comment et en fréquentant n'importe qui, et surtout en nous abandonnant à la "parrhésia", ce qui est le pire de tout et la ruine achevée.

Qu'est-ce qui chasse la crainte de Dieu de l'âme comme la "parrhésia" ? C'est pourquoi l'abbé Agathon interrogé sur la "parrhésia" disait qu'elle ressemble à un grand vent brûlant qui, lorsqu'il se lève, fait fuir tout le monde devant lui et anéantit les fruits des arbres. Il n'est de passion plus malfaisante que la parrhésia, car elle est la mère de toutes les passions, puisqu'elle chasse de l'âme la crainte de Dieu. Que Dieu préserve nos âmes de cette passion fatale de la parrhésia !

53. La parrhésia est d'ailleurs multiforme: elle se manifeste par parole, par attouchement ou par regard. C'est la parrhésia qui pousse à tenir de vains discours, à parler de choses mondaines, à faire des plaisanteries ou à provoquer des rires malséants. C'est encore la parrhésia de toucher quelqu'un sans nécessité, de porter la main sur un frère pour s'amuser, de le pousser, de lui prendre quelque chose, de le regarder sans retenue.

Tout cela vient qu'on n'a pas la crainte de Dieu dans l'âme, et de là on arrive peu à peu à un complet mépris. C'est pourquoi lorsqu'il donnait les commandements de la Loi, Dieu disait : "Rendez respectueux les fils d'Israël" (Lev 15.31). Car sans respect on ne peut même pas honorer Dieu, ni obéir une seule fois à un commandement de Dieu quel qu'il soit. La parrhésia est la mère de toutes les passions, puisqu'elle bannit le respect, chasse la crainte de Dieu et engendre le mépris.

C'est parce que vous avez de la parrhésia entre vous, que vous êtes effrontés les uns envers les autres, que vous parlez mal et que vous vous blessez mutuellement. Que l'un de vous aperçoive

quelque chose qui ne soit pas profitable, il va en bavarder et jeter cela dans le cœur d'un frère. Et non seulement il se nuit à lui-même, mais il nuit aussi à son frère en jetant dans son cœur un venin pernicieux. Il arrive même que ce frère avait l'esprit appliqué à la prière ou à quelque autre bonne œuvre: l'autre survient et lui offre un sujet de bavardage: non seulement il entrave son profit, mais l'induit en tentation. Et rien n'est plus grave ni plus funeste que de faire tord à son prochain en même temps qu'à soi-même.

54. **Ayons donc du respect**, frères, redoutons de nous nuire à nous-mêmes, et aux autres, honorons-nous mutuellement et prenons soin de ne pas même nous dévisager les uns les autres, car c'est là aussi, selon un vieillard, une forme de parrhésia.

S'il arrive à quelqu'un de voir son frère commettre une faute, qu'il se garde de le mépriser ou de le laisser périr par son silence, ou encore de l'accabler de reproches et de parler contre lui, mais qu'avec compassion et crainte de Dieu, il rapporte la chose à qui possède le pouvoir de le corriger, ou bien que lui-même s'adresse à ce frère et lui dise avec charité et humilité: "Pardon, mon frère, tout négligent que je suis, il me semble qu'en cela peut-être nous ne faisons pas bien". S'il n'écoute pas, il en parlera à un autre qu'il verra avoir la confiance de ce frère, ou bien il s'adressera à son préposé ou à l'abbé, selon la gravité de la faute, et il ne s'en inquiétera plus.

Mais, comme nous l'avons dit, qu'il parle en se proposant comme but l'amendement de son frère, en évitant les racontars, le dénigrement, le mépris, sans vouloir lui donner soi-disant une leçon, sans le condamner, sans feindre non plus d'agir pour son bien, alors qu'intérieurement il est animé de l'une de ses dispositions dont je viens de parler. Car vraiment s'il parle à son abbé et ne le fait pas pour l'amendement du prochain ni parce qu'il a été lui-même scandalisé, c'est un péché, car c'est de la médisance. Mais qu'il y examine son cœur, et s'il y trouve un mouvement de passion, qu'il se taise.

S'il voit clairement que c'est par compassion et par utilité qu'il désire parler, mais que cependant une pensée passionnée le harcèle intérieurement, qu'il s'en ouvre humblement à l'abbé, lui disant son affaire et celle du frère en ces termes: "Ma conscience me rend témoignage que c'est pour le bien que je désire parler, mais je sens qu'il s'y mêle intérieurement quelque pensée trouble. Est-ce parce que j'ai eu une fois quelque chose contre ce frère, je ne sais pas. Est-ce une imagination trompeuse qui veut m'empêcher de parler et de procurer son amendement, je ne sais pas non plus. Et l'abbé lui dira s'il doit parler ou pas.

Il arrive aussi qu'on parle non pour l'utilité de son frère, ni parce qu'on a été soi-même scandalisé, ni parce qu'on est poussé par la rancune, mais simplement par bavardage. Or qu'elle est l'utilité de ces vaines paroles ? Souvent même le frère apprend qu'on a parlé de lui, et il est troublé. Il ne sort de tout cela qu'affliction et accroissement du mal. Au contraire, quand on parle pour l'utilité, comme nous l'avons dit, et pour elle seule, Dieu ne permet pas qu'il en naisse du trouble, ni qu'il en résulte affliction ou dommage.

55. Ayez soin aussi, comme nous le disions, de **garder votre langue. Que personne ne parle méchamment à son prochain ni ne le blesse par parole, par action, par attitude**, ou de n'importe

qu'elle manière. **Ne soyez pas non plus susceptibles.** Si l'un de vous entend de son frère une parole, qu'il ne se froisse pas aussitôt, qu'il ne réponde pas méchamment ni ne reste fâché contre lui. Cela ne convient pas à des lutteurs, cela ne convient pas à des gens qui veulent être sauvés.

Ayez la crainte de Dieu, mais jointe au respect. Quand vous vous rencontrez, que chacun incline la tête devant son frère, comme nous l'avons dit, **que chacun s'humilie devant Dieu et devant son frère, et retranche pour lui sa volonté propre.** C'est vraiment bien de faire cela, de s'effacer devant son frère et de le prévenir d'honneur. Celui qui s'efface retire plus de profit que l'autre. Pour ma part, j'ignore si j'ai fais bien, mais si jamais j'ai été préservé, je sais que je l'ai été parce que **jamais je ne me suis préféré à mon frère et que toujours je l'ai fait passé devant moi.**

56. [...]. Les Pères ont dit: "**Respecter la conscience du prochain engendre l'humilité**"; "Jamais je n'ai préféré ma volonté à celle de mon frère"; "Fuis tout ce qui est de l'homme et tu seras sauvé"; "Portez les fardeaux les uns les autres et vous accomplirez la loi du Christ" (Gal 6.2) [...].

57. Et je sais bien, croyez-moi, ce que fit un frère qui me poursuivait depuis l'infirmierie jusqu'à l'Eglise en m'injuriant, mais moi marchant devant lui, je ne répondit pas un mot [...]. Un autre encore, par suite d'une épreuve, soit de la bêtise, Dieu le sait, durant un certain temps urinait la nuit auprès de ma tête au point que mon lit était inondé. De même, d'autres frères venaient chaque jour secouer leurs nattes devant ma cellule, et je voyais une si grande quantité de punaises pénétrer chez moi que je n'arrivais pas à les tuer....Cependant, je n'ai jamais dit à l'un de ces frères: "Ne fais pas cela ! ou Pourquoi agis-tu ainsi ?". A ma connaissance, **je n'ai jamais eu un mot qui pût blesser ou affliger quelqu'un.**

Apprenez vous aussi, à "porter les fardeaux les uns des autres" (Gal 6.2), apprenez à vous respecter mutuellement. Et si l'un de vous entend un mot désagréable ou s'il endure quelque chose contre son gré, qu'il ne perde pas cœur aussitôt, ni ne s'irrite pas sur le champ; qu'il ne se trouve pas au moment du combat et devant cette occasion de profit, avec un cœur lâche, négligent, sans vigueur, incapable de supporter le moindre coup, tel un melon que le plus petit caillou suffit à blesser et à faire pourrir. ayez plutôt un cœur solide, ayez de la patience et que votre charité mutuelle surmonte tous les évènements.

58. Si l'un de vous a une charge ou s'il se trouve avoir quelque chose à demander à n'importe quel frère chargé d'un service, efforcez-vous avant tout, aussi bien celui qui demande que celui qui répond, de garder votre calme et de ne jamais vous laisser aller au trouble, à l'antipathie, à la passion ni à aucune volonté propre ou prétention de justice, qui vous détourneraient du commandement de Dieu. Quelle que soit l'affaire, petite ou grande, mieux vaudrait la mépriser et la négliger. Certes l'indifférence est mauvaise, mais, par ailleurs, il faut se garder de préférer cette affaire à sa tranquillité au point de nuire éventuellement à son âme en la menant à bien.

Donc en quelque affaire que vous vous trouviez, même fort pressante et grave, je ne veux pas que vous agissiez avec contention ou avec trouble, mais soyez pleinement convaincus que toute œuvre que vous accomplissez, grande ou petite, n'est que la huitième partie de ce que nous recherchons,

alors que garder son calme, même si par le fait il arrive des manquements dans le service, c'est la moitié ou les quatre huitièmes du but recherché. Voyez quelle différence.

59. Ainsi quand vous faites quelque chose et que la voulez parfaite et achevée, mettez votre zèle à le faire, ce qui est, je l'ai dit, le huitième, et gardez intact votre calme, ce qui équivaut à la moitié ou aux quatre huitièmes. Si l'on doit être entraîné et s'écarter du commandement, se nuire à soi-même ou nuire aux autres pour remplir sa charge, il n'est pas bon de perdre la moitié pour sauvegarder le huitième.

Celui que vous voyez agir de la sorte, ne s'acquitte pas de son service avec science. Par vaine gloire ou désir de plaire, il passe son temps à disputer, à se tourmenter et à tourmenter le prochain, pour entendre dire ensuite que personne n'a pu mieux faire que lui. Oh la grande vertu ! Non ce n'est pas une victoire, frère, c'est une défaite, c'est un désastre. Voyez ce que, pour ma part, je vous dis: Si l'un de vous, envoyé par moi à quelque affaire, en voit sortir du trouble ou un dommage quelconque, qu'il coupe court. **Ne vous faites jamais de tort à vous-mêmes ou à autrui, mais que l'affaire soit laissée et ne se fasse point, pourvu que vous ne vous troubliez pas les uns les autres.** Autrement vous perdriez la moitié, comme je l'ai dit, pour accomplir le huitième, ce qui est manifestement déraisonnable.

60. Si je vous dis cela, ce n'est pas pour que, perdant courage aussitôt, vous renonciez aux affaires ou que vous négligiez et laissiez tomber sur-le-champ les choses, piétinant votre conscience dans le désir d'être débarrassés de tout souci. C'est encore moins pour que vous refusiez d'obéir, chacun de vous se mettant à dire: "Je ne peux faire cela, je me ferai du tort. Cela ne me convient pas". Avec de tels propos vous n'assureriez jamais aucun service, et ne pourriez remplir un commandement de Dieu.

Appliquez au contraire toutes vos forces à accomplir chacun votre service avec charité, vous soumettant les uns aux autres, vous honorant et vous stimulant mutuellement. Il n'est rien de plus puissant que l'humilité. Si donc l'un de vous voit sur le moment son frère dans la peine ou s'y voit lui-même, coupez court, cédez l'un à l'autre, et n'attendez pas que le mal s'ensuive. Car je l'ai dit mille fois, il est avantageux que l'affaire ne se fasse pas à votre gré, mais qu'elle se réalise selon la nécessité, non par obstination ni par de prétendues raisons, même s'il paraît raisonnable de vous troubler ou de vous affliger mutuellement, et de perdre ainsi la moitié. Car le dommage est alors bien différent.

Il arrive souvent d'ailleurs que l'on perde même le huitième, en faisant rien du tout. Telles sont en effet les œuvres de ceux qui agissent par mauvais zèle. Il est absolument certain que toutes nos œuvres, nous les accomplissons, pour en tirer quelque profit. Or, quel profit pouvons-nous en tirer, si nous ne nous humiliions pas les uns devant les autres ? Nous y trouvons au contraire le trouble et nous nous affligeons mutuellement. Vous savez aussi qu'il est dit dans le *Géronticon*: "Du prochain viennent la vie et la mort".

Etudiez les paroles des saints vieillards. Efforcez-vous, **dans l'amour et dans la crainte de Dieu, de rechercher votre profit et celui des autres**. Ainsi vous pourrez profiter de tous les événements, et vous progresserez par le secours de Dieu. Que notre Dieu Lui-même dans Sa grande bonté nous gratifie de Sa crainte, car il est dit: "**Crains Dieu et garde ses commandements: c'est là le devoir de tout homme**" (Eccl 12.13).

Saint Dorothee de Gaza

Sources: ("Œuvres spirituelles" - Dorothee de Gaza - page 222/249 - Source chrétiennes n° 96 - 1963)